

P. Luc de Bellescize+
 Conférence de Carême
 Paroisse Saint Eugène sainte Cécile
 Dimanche 19 mars 2017

La Vierge Marie était-elle libre ?
Réflexion sur la liberté humaine dans la grâce de Dieu

Je repense à Lourdes, ce 11 février dans le froid, il y plus de 150 ans, à l'apparition de la belle Dame annoncée par le souffle de vent que la petite Bernadette entendit et qui ne fit pas bouger les feuilles des peupliers du Gave. Mystérieux souffle qui annonçait la Vierge, comme au commencement du monde « la terre était vide et vague et un souffle de Dieu planait sur les eaux » (Gn 1). Je repense à la petite fille qui tendit à la Dame une feuille de papier, émerveillée par sa beauté, en lui demandant naïvement de bien vouloir y écrire son nom. « Pourquoi me demandes tu mon Nom ? » dit l'ange du Seigneur à Manoah qui lui apparaît au Livre des Juges, « il est mystérieux » (Jg 13, 18). « Ce que j'ai à vous dire, répond la Belle Dame, il n'est pas nécessaire de le dire par écrit ». Pas nécessaire, impossible sans doute, car un mot griffonné sur un papier volant ne saurait suffire à exprimer le mystère de Marie. Il faut l'expression d'un regard, un geste, une parole au-delà des mots pour la dire. Elle dira plus tard à la petite fille, en levant les yeux vers le Ciel : « Je suis l'Immaculée Conception ». Elle se présente par un mystère de foi défini quelques années plus tôt, en 1854 sous le pontificat du Pape Pie IX, qu'elle assume entièrement en elle, qu'elle épuise tout entier. Elle ne dit pas « Je suis celle qui a été conçue immaculée », mais elle se définit par le mystère en sa plénitude, elle « est » l'Immaculée Conception. Il n'y en a pas d'autre qu'elle qui ait reçu cette grâce. *Kaire Kekaritomene*, dit l'ange en saint Luc dans le texte Grec. « Réjouis-toi, tout comblée de la grâce » (Lc 1, 26). « Jardin clos, source scellée » dit le *Cantique des Cantiques* (4, 12). Fidèle à la Tradition, l'Église affirme qu'elle a été préservée du péché originel par une grâce venant déjà de la mort de son Fils, comme si la main du Père s'était posée sur elle, petite fille, et même dès avant sa naissance, pour qu'elle devienne la Mère du Rédempteur. « Marie plus jeune que le péché » écrivait Bernanos dans une page magnifique sur la Vierge dans le *Journal d'un curé de campagne*. « Le vieux monde, le monde ancien a longtemps porté de ses lourdes mains, ses mains chargées de crimes, cette petite fille, la Reine des anges ». Là où tous les hommes naissent dans l'état de pécheur, elle a été sauvée de ce lien avec la mort qui nous affecte tous, en tant que nous portons en héritage une humanité blessée. « Pécheur ma mère m'a conçu » dit le roi David (Ps 50). « Je suis né du plaisir compagnon du sommeil, dit le roi Salomon, mais je suis tombé sur la terre, comme tout homme, et les larmes furent mon premier cri ». Telle est l'ambivalence de l'homme, une beauté blessé, une vie gisant au pouvoir de la mort, une naissance élevée « dans les langes et dans les soucis » (Sg 7).

La Vierge, « Fille de Sion », a le privilège d'échapper à la naissance commune par un mystère d'élection. Là où le drame de l'homme est de pouvoir faire mentir la beauté, la prostituer, la détourner du vrai et du bien, Notre Dame allie les trois transcendants de l'être, beauté, vérité, bonté. Elle est graciée par avance, gratuitement. « L'Eternel m'a choisie, prémisses de ses œuvres » (Pr 8, 22). Son élection est aussi une mission. Toute grâce entraîne une responsabilité. « Vous avez reçu gratuitement donnez gratuitement » dit le Seigneur Jésus (Mt 10, 8). La question est celle de sa liberté. Était-elle libre dans sa parole donnée à l'ange au *Fiat* de l'Annonciation ? Aurait-elle pu refuser ? A travers l'Immaculée, quelle vision de la liberté humaine dans la grâce nous est-elle donnée ?

J'aimerais commencer par faire tomber ce qui relève d'images fausses ou caricaturales de la liberté. La première c'est l'oscillation, la seconde, l'indécision, la troisième, c'est le choix du mal. L'oscillation : si nous partons de ce que le sens commun nous dit de la liberté, nous la réduisons souvent au libre arbitre, à la capacité d'accepter ou de refuser posée comme équivalence. « Je fais ce que je veux » dit l'adolescent rebelle, illusion que l'âge d'homme se charge bien vite de corriger, tant il est vrai que la vie nous impose souvent de consentir à ce que nous n'aurions pas voulu. Cette conception de la liberté qui se fonde d'emblée comme capacité du refus me semble déjà marquée par l'expérience du péché, du moins quand elle pose une équivalence entre le choix du bien et celui du mal. Le Seigneur dit au livre de la Genèse : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin, mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas, car le jour où tu en mangeras, tu mourras » (Gn 2, 17). Cet arbre est-il l'arbre de la liberté, que les révolutionnaires érigeaient sur les places les mains trempées du sang des hommes ? Il constitue en tout cas le risque de la liberté, le signe dressé comme une mémoire permanente que l'homme n'est pas Dieu. Il demande d'entrer dans l'obéissance filiale à la parole du Seigneur ou bien de se vouloir son propre maître, se couper de la main qui nous a façonnée et en qui, comme le dit saint Paul aux Athéniens, « nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Ac 17, 28).

« Connaître » le bien et le mal. Le verbe exprime l'idée non pas d'une connaissance seulement intellectuelle mais d'une expérience sensiblement vécue. « Connaître » au sens biblique c'est entrer en communion charnelle avec ce que l'on désire. Connaître signifie : « avoir fait l'expérience de ». Eve, tentée par le Diable, le diviseur, le menteur, vit que le fruit était « beau à voir et désirable à manger ». Avoir fait l'expérience du mal qui avance sous l'apparence du bien constitue-il un surcroît de liberté ? Dans son dernier livre *De l'âme*, François Cheng exprime que l'âme humaine découvre un mal qui lui est extérieur mais qu'elle se heurte aussi à un mal plus radical, qui lui est intérieur, que nous pourrions définir par ce lien de connivence malsaine avec les ténèbres et leur Prince, celui qui divise l'homme ; « l'âme a à lutter contre quelque chose de plus que la souffrance : le mal. Un mal qui est enraciné en l'homme, donc en elle-même » écrit François Cheng. Le récit du péché des origines renvoie chacun à sa propre expérience du péché, au lien intime que nous entretenons avec la mort par le consentement malsain de notre liberté blessée.

Voir la liberté comme capacité de s'engager dans le bien ou dans le mal est déjà une altération de la liberté. Dieu est infiniment libre et pourtant il ne connaît pas le Mal ni la mort. La Croix du Christ, c'est l'entrée de Dieu dans ce qu'il ne connaît pas. En ce sens Dieu seul est « Vierge » face au scandale de la mort. Dieu n'a pas de connaissance expérimentale du Mal par le consentement de sa liberté, cette réalité du Mal lui reste radicalement extérieure. Il ne connaît le Mal que comme victime innocente. « Pour nous c'est juste, dit le bon larron, avec ce que nous avons fait. Mais lui n'a rien fait de mal » (Lc 22, 41). La confession de l'innocence de Dieu et de la reconnaissance de son péché lui ouvre la porte du Ciel : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis » (Lc 23, 43). Nous sommes, nous, comme le bon larron, à la fois remplis d'action de grâce pour le don de la vie et en même temps marqués par « la mort à venir qui nous creuse déjà », comme le dit Patrice de la Tour du Pin, touchés par « sa grande aile sauvage » comme l'exprime Bernanos. La conséquence, c'est que nous réduisons souvent la liberté à la possibilité du refus, ou alors comme l'oscillation permanente entre le oui et le non, comme la possibilité de toujours reprendre son « oui » afin de « rester libre ». « J'ai l'honneur de ne pas te demander ta main, chantait déjà Brassens, ne gravons pas nos noms en bas d'un parchemin, laissons le chant libre à l'oiseau ». Par le péché, la liberté de l'homme s'est inscrite dans la tentation permanente de l'ambivalence. Vouloir connaître le bien et le mal, c'est choisir une liberté qui risque d'osciller sans cesse entre l'acquiescement

et le refus, une liberté qui veut « garder la main » toujours tentée de reprendre ce qu'elle livre et qui demeure comme amputée de son envergure véritable.

C'est la seconde caricature de la liberté, après celle de l'équivalence dans la connaissance du bien et du mal, celle d'en rester à l'indécision. Ne rien choisir dans l'illusion de pouvoir toujours tout choisir. « Je suis libre ! » Cette parole ne signifie pas grand-chose. La liberté ne s'atteste que dans l'engagement et l'action. Elle n'est pas tant un état qu'un acte, ou plutôt la succession d'actes libres. Je suis libre dans la mesure où je me saisis de ma liberté, où je l'exerce dans l'exigence du réel. Je suis libre dans la mesure où je pose des actes libres. L'homme indécis, alors même qu'il pense avoir devant lui tout l'éventail des choix possibles, est en réalité un esclave de son indécision. Il n'y a de liberté qu'actuelle, c'est à dire engagée dans le risque du choix. L'homme de la parabole des talents qui enfouit le don de son maître dans la terre et lui dit, à son retour de voyage : « Voilà, tu as ton bien » se trouve condamné : « Jetez-le dans les ténèbres, dit le maître, pieds et poings liés »... (Mt 25, 14-30). Lié comme il l'a toujours été, car il n'y a pas de chaînes plus lourdes que celle de ne pas jouer le « beau jeu de sa vie », comme l'écrivait Guy de Larigaudie dans *Etoile au grand large*. Il vaut toujours mieux risquer sa liberté, quitte à faire des erreurs, que de ne jamais l'engager et la mettre en terre dans un linceul tout en sa targuant d'être libre. Dom Juan prétend les aimer toutes, il n'aura jamais étreint que le vent changeant de son inconstance. Il chantera avec Trenet, au couchant de ses jours : « Ce soir le vent qui frappe à ma porte me parle des amours mortes devant le feu qui s'éteint ». Il mourra seul, triste et fatigué de n'avoir poursuivi que les songes de ses propres passions. On ne peut vraiment aimer qu'en risquant sa liberté dans le basculement d'un don sans retour, en portant celui qu'on aime jour après jour jusqu'à son dernier jour. On est responsable pour toujours de celle qu'on aime, on entretient au profond de nos cœurs la flamme vive de sa lumière. Dom Juan n'a pas compris, comme l'exprime Fabrice Hadjadj, que « la femme de ma vie doit devenir la femme de ma mort, avant que d'être celle de mon éternité ».

On devient un homme, une femme, quand on accepte de faire basculer sa liberté dans le définitif. Avec celle de l'oscillation permanente, de l'incapacité à s'engager, caractéristique majeure de notre époque très « adolescente » où comme Diogène sa lanterne à la main, nous « cherchons un homme », l'autre impasse de la liberté est celle du choix du Mal. L'homme est créé pour s'allier au don de Dieu, « pour louer révéler et servir Dieu son Créateur et par cela sauver son âme » dit saint Ignace dans le Prologue des *Exercices*. Soit il va correspondre à la grâce et entrer dans le dynamisme de la vie – « Je place devant toi la vie et la mort, dit le livre du Deutéronome, choisis la vie » (Dt 30, 19) - soit il va refuser le don de Dieu et vouloir connaître le mal. Il tombera alors dans la mort et l'esclavage du péché. Le péché personnel est-il un acte libre ? Oui, nous en sommes donc responsables, mais c'est un abus de la liberté, un divorce intime, une liberté qui va à rebours d'elle-même. La liberté de l'homme orientée vers la connaissance du bien va se trouver désorientée par la connaissance du Mal, se replier, dit le psaume, « dans le repli des ténèbres » (Ps 18). « Malheureux homme que je suis, dit l'apôtre Paul, je ne fais pas le bien que je voudrais et je fais le mal que je ne voudrais pas » (Rm 7, 24). De sorte que nous vivons chez nous comme en terre étrangère, aliénés de nous-mêmes, que nous pouvons très bien contempler le « Ciel » de la justice, de ce qu'il faudrait faire, mais rester enfoncés dans le borborygme de la volonté, de notre incapacité à le faire. Je sais très bien ce qu'il faudrait que je fasse, je reste toujours incapable de l'accomplir totalement, à moins d'un secours puissant de la grâce sanctifiante.

C'est ce divorce intime entre les deux facultés de l'âme – intelligence et volonté – que veut exprimer le labyrinthe que les constructeurs de la cathédrale de Chartres ont dessiné sur

le sol, à l'entrée de la nef. Pour trouver la vraie liberté, aller vers « l'autel de Dieu qui réjouit la jeunesse » (Ps 43), il faut sortir du labyrinthe, des errances de notre cœur compliqué et malade et trouver le fil d'Ariane du secours de Dieu, ou plutôt trouver celle qui marche en tête comme la première des sauvés, la Vierge sainte, « Marie qui défait les nœuds », icône de la liberté humaine devant la grâce de Dieu.

Qu'est ce que la liberté ? Après avoir montré ce qu'elle n'est pas nous pouvons chercher ce qu'elle est, son essence. Nous pouvons affirmer d'emblée que la liberté n'est pas créatrice d'elle-même, qu'elle n'est pas sa propre source. Pour être libre, il faut « être ». Je ne suis pas à l'origine de moi-même. Beauvoir écrit dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « Je me rêvais l'absolu fondement de moi-même et de ma propre apothéose ». C'est précisément un rêve, ou un cauchemar de solitude. Un seul est « l'alpha et l'Omega, le Premier et le Dernier » (Ap 22, 13). En lui nous avons « la vie, le mouvement et l'être » (Ac 17, 28). Nous ne sommes que des créatures. Vous trouvez dans la parole de Simone de Beauvoir, compagne de Sartre, l'une des racines françaises de l'idéologie du « genre » où l'enjeu n'est pas de devenir ce que nous sommes mais de devenir ce que nous voulons être, en refusant que la vie nous soit donnée pour nous prétendre les créateurs absolus de nous-mêmes, à partir de rien. Voyez la chanson de Conchita Wurst à l'euro vision intitulée « Like a phoenix », au prévisible succès tant elle correspondait aux vents dominants de la *doxa* médiatique. L'illusion marxiste est une faute contre le Rédempteur, où l'homme prétend obtenir sa liberté par son œuvre propre, la révolution, la dictature du prolétariat, jusqu'à une société sans classe. L'idéologie du genre et le long cortège de ses œuvres de mort (gestation pour autrui etc) est un refus de Dieu Créateur. Comme le Phénix renaît de ses cendres, je deviens absolument ce que je veux être, sans jamais devoir consentir à la nature qui m'est donnée. En ce sens la théorie du « genre », l'une des ramifications du « transhumain », est plus « originelle » que le marxisme qui ne remettait pas en cause le « donné » d'une nature humaine, mais cherchait le renversement par la révolution de structures sociales considérées comme oppressives.

Pour pouvoir choisir, encore faut-il recevoir. L'arbre du premier psaume grandit parce qu'il s'enracine au bord des eaux. Les racines donnent des ailes. Quand je suis né mon père a planté un arbre dans le jardin de notre maison familiale. Un arbre pour chaque enfant qui naissait, un cèdre. J'aime parfois écouter le vent chanter dans sa ramure, image d'une vie qui grandit parce qu'elle plonge ses racines dans un sol, une famille, une nation, une patrie. Je ne suis pas « citoyen du monde », je suis né d'une terre, je suis né d'une mère. Les grandes idéologies ont toujours voulu séparer l'enfant de sa mémoire sous prétexte de le rendre libre, en réalité pour le rendre malléable aux conventions du « progressisme ». L'ancien ministre de l'éducation nationale affirmait que l'enjeu de sa réforme de l'école était « d'arracher l'enfant à tous ses conformismes culturels, familiaux et religieux ». Pour en faire quoi, sinon l'une de ces « méduses sans os ni forme » dont parle Saint Exupéry dans *Citadelle*, ballotée par les mouvances des pensées convenues de l'air du temps ? En vérité, toute liberté repose sur un don qui lui est fait et la famille, belle et blessée, est la première « terre » de la personne à laquelle il doit nécessairement consentir. L'arbre de la liberté ne se déploie pas sans racines, voilà pourquoi les grands idéologues ont toujours voulu couper l'enfant de sa mémoire. Ne sachant d'où il vient, il ira là où on lui impose d'aller. On pensera pour lui. Il est effrayant de voir le poids du conformisme intellectuel, l'oppression des tabous et des évidences irrationnelles dans ces sociétés où l'on a patiemment détruit tous les murs porteurs, méthodiquement scié les racines de la mémoire. « Il n'y a pas de culture française » disait il y a quelques jours un homme très en vue qui prétend pourtant diriger la France. Sans vouloir entrer dans des clivages politiques, il est tout de même légitime et signe de bonne santé

mentale de critiquer cette hallucinante et grossière affirmation... Clovis et saint Martin, Jeanne d'Arc, Rabelais, Montaigne, Henri IV, Pascal, Molière, Descartes, La Fontaine, Louis XIV, Victor Hugo, Pasteur doivent se retourner dans leur tombe, ou plutôt dans leur Ciel j'espère...

La liberté est fondamentalement consentement au don reçu. On ne peut cultiver qu'une nature qui nous est donnée. L'homme ne peut se contenter de vivre, il doit « choisir » la vie, creuser ses racines pour déployer ses ailes. Mais elle est aussi mouvement vers le bien. Sans don sur laquelle la faire reposer, la liberté ne peut s'exercer, mais sans but où s'orienter, la liberté est comme folle. Elle est l'aiguille d'une boussole qui a perdu le Nord. Henri Hude disait que la grande aventure n'était pas de « partir loin » mais « d'aller vers ». Ainsi la liberté d'un homme est un mouvement, une trajectoire. Un moteur à quatre temps, si l'on veut. Elle est d'abord l'engagement vers le bien perçu, puis les moyens d'obtenir ce bien, puis la fidélité à ces moyens, puis la joie de jouir du bien que l'on désire. La liberté ne se situe pas au terme de ces quatre temps, elle est présente à chacun des temps. Si nous appliquons cette description à la sainteté, nous pourrions dire que la sainteté consiste à correspondre à la grâce et à déployer sa vie vers le Bien, sachant que ce bien est infini et que nous irons donc de « hauteur en hauteur » comme dit le psaume (Ps 83). « Tu nous a faits pour toi Seigneur, écrit saint Augustin, et notre cœur est sans repos tant qu'il sera loin de toi ». La liberté est consentement à l'*Alpha* et déploiement vers l'*Omega*. L'homme est créé à l'image de Dieu et « vers » l'image de Dieu. *In via*, en chemin, disent les Pères. En ce sens nous n'aurons jamais fini d'être libre, de grandir en liberté. En ce sens aussi, il y a parmi nous, dans cette assemblée, des êtres qui sont beaucoup plus libres que d'autres, parce qu'ils habitent davantage leur être, parce qu'ils luttent davantage contre le péché « qui nous entrave si bien » (He 12, 1), parce qu'il correspondent plus que d'autres au don prévenant de la grâce. Les hommes naissent libres et égaux « en droit », du moins cela devrait être le cas, car « selon que vous serez puissant ou misérable les jugements de cour vous rendront blanc ou noir » mais pour ce qui est de la « dimension intérieure » de la liberté, les hommes sont plus ou moins libres, et beaucoup qui paraissent enchaînés ont une envergure de liberté bien plus grande que ceux qui paraissent libres au regard du monde. Un vieux chartreux pétri de fidélité, pauvre, chaste et obéissant est beaucoup plus libre qu'un politicien craintif et malade de son image qui n'ose jamais dire la moindre parole qui remettrait en cause le gentil dogme du « vivre ensemble », ou qu'une *femen* prisonnière d'une organisation opaque qui « prend son courage à deux seins » et tape sur les nouvelles cloches de Notre Dame de Paris pour fêter la démission de Benoît XVI, comme si l'Église catholique était le danger majeur du combat féministe actuel... Il faut lire au sujet de la grande misère du néo-féminisme contemporain le remarquable essai d'Eugénie Bastié, *Adieu mademoiselle*.

Alors, après ces détours sans lesquels nulle pensée ne trouve sa route, nous en venons à notre sujet, ou plutôt à notre mystère, à celle qui allie la beauté, la vérité et la bonté, la Vierge sainte. Était-elle libre ? Elle se tient dans sa chambre de Nazareth. Un ange passe, une parole retentit : *Kaire kekaritomene*, « Réjouis-toi, toute comblée de la grâce » (Lc 1). Vous connaissez sans doute l'expression : « Un ange passe ». C'est une parole qui tente d'exprimer un silence. Le silence est l'écrin nécessaire pour accueillir la parole. Pascal disait que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir se tenir en silence dans une chambre. La Vierge se tient en silence dans sa chambre. Non pas le silence lourd et pesant de celui qui s'enferme en lui-même et se mure à toute influence extérieure pour rester dans son monde, non pas le silence de mort, mais le silence qui précède l'irruption de la vie, le silence comme capacité d'écoute, comme disponibilité à accueillir un autre que soi. Le silence

comme présence et comme patience, comme mûrissement de la liberté. La Vierge a pu accueillir la Parole de l'Ange parce qu'elle attendait le Messie d'Israël, parce qu'elle habitait la Mémoire des Ecritures. Elle était la Vierge du silence et elle a pu enfanter la Parole. Un ange a passé, et elle a engendré le Christ.

Je suis allé en Terre Sainte, à Nazareth, prier dans cette maison que la tradition nous présente comme la maison de la Vierge, quelques pierres éparses qui ont vu pourtant le passage de l'Ange et l'Incarnation de Dieu, qui ont été les témoins muets de l'événement de Salut qui a changé la face du monde. La jeune fille de Nazareth est Vierge, mais elle sait qu'elle ne pourra trouver sa vie qu'en la donnant. Sa virginité n'est pas le signe de son enfermement dans une citadelle imprenable, mais elle est une virginité d'offrande à la puissance de Dieu. Il y a un lien entre son silence et sa virginité. Le silence pour que retentisse la Parole. La virginité pour qu'elle devienne épouse, pour que l'Esprit Saint la prenne sous son ombre. La Vierge s'est gardée pour pouvoir mieux se donner. Elle est pleinement libre en ce sens qu'elle accueille le passage de la grâce, qu'elle correspond volontairement au don de Dieu. Plus nous correspondons à la grâce, plus nous devenons libres. « Ne retenez pour vous rien de vous, disait le Père Marie Joseph, des fraternités franciscaines, plus vous cherchez la vie intérieure, plus vous serez vous-mêmes ». La Vierge accueille et se détermine vers le bien. « Voici que tu vas concevoir et enfanter un fils ». « Comment cela sera-t-il puisque je suis vierge ? ». Dans cette réponse, qui est à la fois une acceptation et une question, la Vierge démontre sa lucidité, l'entière possession de ses facultés, le pleine ouverture de son intelligence et de sa liberté. « Cela sera », mais comment ?

« L'Esprit Saint viendra sur toi, la puissance du Très haut te prendra sous son ombre ». La parole de l'ange est une réponse en clair-obscur, pas en pleine lumière. Ici nous comprenons que le déploiement de la liberté ne se fait jamais dans la pleine vision. Pour être libre, il faut consentir à faire confiance à la Parole de Dieu. La liberté n'est pas la pleine vision des conséquences de notre engagement. On ne devient libre qu'en se risquant à l'ombre de la Lumière, à la clarté obscure de la Présence divine. La Vierge prononce son *Fiat* : « Qu'il me soit fait selon ta parole ». Elle engage sa vie dans ce qu'elle perçoit comme le Bien qui lui correspond. Mais elle ne mesure pas encore pleinement là où la conduira son acceptation. « L'Ange a parlé, il attend ta réponse, dit saint Bernard dans une des plus belles homélies de l'histoire de l'Eglise sur la Vierge. Tu l'as entendu, ô Vierge, tu vas concevoir et enfanter un fils, non d'un homme - tu l'as entendu - mais de l'Esprit. L'Ange attend ta réponse : il est temps qu'il retourne à celui qui l'a envoyé. Nous aussi nous attendons ta réponse (...) Si tu consens, aussitôt nous serons libres. Dans la Parole éternelle de Dieu, tous nous avons été créés et nous mourons. Dans ta brève réponse, nous serons recréés pour être rappelés à la vie. Tous tes ancêtres attendent ta réponse (...) Dieu même attend ta réponse. Réponds une parole, et accueille la Parole. Prononce ta propre parole, et conçois la Parole de Dieu. Émets une parole passagère, et étreins la Parole éternelle ».

La Vierge consent au don de Dieu, elle s'ouvre au passage de l'ange, elle oriente toute sa volonté vers le Bien qu'elle perçoit. Mais elle ne le perçoit qu'en clair-obscur, assez pour poser une parole libre, trop peu pour prétendre voir toutes choses dans la pleine clarté. Comme Abraham partit « sans savoir où il allait » (He 11, 8), elle renonce à tout voir du mystère qui s'accomplit en elle. Elle nous donne la plus grande leçon sur la liberté, celle de savoir que l'homme ne devient libre qu'à la mesure de sa fidélité au don reçu. Son *Fiat*, la Vierge devra le prononcer à nouveau lors de la présentation de Jésus au Temple - « Et toi, un glaive transpercera ton âme » (Lc 2, 35) - dans la fuite en Egypte (Mt 2, 13), dans le recouvrement de Jésus au Temple, après trois jours d'angoisse où elle perd son enfant - « Ne

saviez vous pas que je dois être dans la Maison de mon Père ? » (Lc 2, 49) - dans le fait que son fils lui échappe toujours : « Que me veux tu femme ? Mon heure n'est pas encore venue » (Jn 2, 4) ; « Celui qui fait la volonté de Dieu, celui là est pour moi une mère » (Lc 8, 21) et enfin, à l'heure de la Croix – « Femme, voici ton fils » (Jn 19, 26) - où elle est la *Stabat Mater*, dans l'espérance de la Résurrection. Ceux qui pensent que la liberté de la Vierge était facile ou évidente du fait de sa conception immaculée devraient la contempler sous la Croix du Christ. La Vierge a consenti à un mystère immense, du sourire d'un nouveau né jusqu'à la vallée des larmes, du chant des anges sous les étoiles au grand silence du tombeau.

A Lourdes la Belle Dame égrène son chapelet, sous sa main les grains filent comme file la vie des hommes entre terre et Ciel, entre ombres et lumières. Elle nous invite à revivre tous les mystères, les joyeux, les lumineux, les douloureux, les glorieux. Son consentement fidèle à la grâce. Tout l'itinéraire de sa liberté, du sourire de l'ange au portement de Croix, de la nuit du tombeau au souffle de la Pentecôte. Ce que le Vierge nous donne, c'est de penser et de vivre notre liberté à la fois comme l'accueil du don de Dieu et comme un grand combat qu'il nous faut mener « maintenant et à l'heure de notre mort », jusqu'au couchant de nos jours, jusqu'à l'aurore d'un Jour Nouveau. Si nous sommes si peu libres, c'est sans doute parce que, comme le disait Soljenitsyne aux étudiants d'Harvard, ce qui manque le plus à notre temps, c'est le courage.

Notre Dame du courage, priez pour nous. Amen.